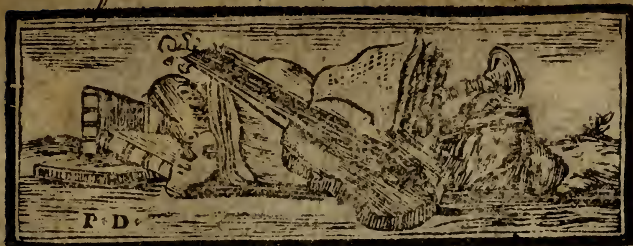
3 péri en 2 octe



No 158

91

LE MARÉCHAL FERRANT.

SCENE PREMIERE.

MARCEL, *dans sa boutique, travaillant à sa forge, & battant alternativement sur l'enclume.*

ARIETTE.

CHANTANT à pleine gorge
Dès que je vois le jour,
J'écarte de ma forge
Le sommeil & l'amour:
Tout en train
Dès l'matin,
J'ons la main
A l'ouvrage.
Tôt, tôt, tôt, tôt,
Quand il est chaud,
Je bats l'feu,

Feu d'enfer;
Je bats l'feu :
J'ons courage.
Un petit couplet
Graiſſe le ſoufflet,
Ça donne cœur à l'ouvrage.
En battant,
Patatant;
En ſoufflant,
Grand tapage,
J'ons courage;
Car le bien ne vient point en dormant.

Cinq heures ſont ſonnées, la nuit viendra bientôt. Faut que j'aille porter mon mémoire au Château, & que je m'habille. (*il appelle*) Claudine, Jeannette, Claudine. Je gagerois qu'elles ſont encore en querelle.

SCENE II.

CLAUDINE, *entrant précipitamment avec* JEANNETTE.

TRIO.

CLAUDINE.

Oui, oui, je le dirai.

JEANNETTE.

Ma tante.

CLAUDINE.

J'empêcherai
Qu'une petite étourdie
A ſa tête ſe marie.

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d'manches
Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.
Marcel.
JEANNETTE.
Mon pere.
MARCEL.
Paix-là.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. / JEANNETTE. } C'eſt moi qu'on écoutera.
MARCEL. Les bavardes que voilà.

CLAUDINE.
Marcel.
JEANNETTE.
Mon pere.
MARCEL.
Paix-là ;
Ma cravate,
CLAUDINE.
L'inſolente !
MARCEL.
Mes bouts d'manches.
JEANNETTE.
C'eſt ma tante.
CLAUDINE.
C'eſt Jeannette.
} *A deux.*
MARCEL.
Morbleu, ça m'impatiente.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. Je veux vous conter cela.
JEANNETTE. La méchante que voilà !
MARCEL. Les bavardes que voilà !

MARCEL.
Ma cravate, mes bouts d'manches,
Et mon habit des Dimanches.
CLAUDINE.
C'eſt Jeannette.
JEANNETTE.
C'eſt ma tante.
MARCEL.
Ma cravate.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. C'eſt Jeannette.
JEANNETTE. C'eſt ma tante.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. Sur mon ame, on m'entendra.
JEANNETTE. C'eſt moi qu'on écoutera.
MARCEL. Les bavardes que voilà.

CLAUDINE, *précipitamment.*

Jeannette,
En cachette,
Coquette
Parfaite,
A l'ardeur
D'un trompeur,
D'un fripon!
Répond.

MARCEL.

Bon;
Claudine
Mutine,
Bavarde,
Criade,
M'étourdit,
M'aſſourdit
Par ſon bruit
Maudit.

JEANNETTE.

Oui, ma tante
Prudente
Expire,
Soupire
Pour l'objet
Qui ſeroit
Mon fait.

MARCEL.

Paix qu'on ſe taiſe.

CLAUDINE.

L'inſolente!,

MARCEL.

Qu'on se taise.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

MARCEL.

Paix là, ventrebleu, paix là.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. Non, je n'en démordrai pas.
JEANNETTE. Je ne vous céderai pas.
MARCEL. Quel vacarme! quel fracas!

Silence, morbleu, silence; ces femmes-là sont plus têtues que des mules de meunier. C'est donc pour des Amoureux qu'on fait tout ce bruit-là?

CLAUDINE.

AIR: *Cahin, caha.*

Oui, votre fille,
Contre mon sentiment,
Et sans votre agrément,
A su faire un Amant:
Du feu le plus ardent
Pour lui son cœur pétille.
C'est Colin:
Un Fermier voisin
Est, dit-on, son pere.
Voilà le mystere:
Cela vous regarde,
Prenez-y bien garde.
Le drôle est fin; pensez-y bien,
Car je ne vous réponds de rien.

MARCEL.

Quel diable est-ce que ce Colin? J'en entends toujours parler, & je ne l'ai jamais vu.

JEANNETTE.

Ah! mon pere, il est tout-à-fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu! vous souffrez qu'une morveuse à dix-huit ans ait déja des amoureux?

MARCEL.

Vous en avez bien, vous, qui êtes veuve, & qui avez presque mon âge. (*à Jeannette*) Tu serois donc bien aise d'être mariée, Jeannette?

JEANNETTE.

Oui, mon pere. (*à part*) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE.

J'enrage.

MARCEL.

Connois-tu Monsieur la Bride, le Cocher du Château?

JEANNETTE.

Oui, vraiment, je l'ai vu; il étoit cet été l'amoureux de ma tante. (*à part*) C'est justement l'oncle de Colin.

CLAUDINE.

J'étouffe.

MARCEL.

C'est à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui, mon pere?

MARCEL.

Pardi, à Monsieur de la Bride. Est-ce que je parle hébreu.

JEANNETTE.

Ah, comme j'avois pris le change!

CLAUDINE.

Je respire.

MARCEL.

Eh bien, tu ne dis rien, Jeannette?

JEANNETTE.

AIR : *Je voudrois bien me marier.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

Y penses-tu, ma chere?
Tout-à-l'heure à m'en supplier
Je t'ai vu la premiere.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier,
N'y penſons plus, mon pere.

MARCEL.

Eſt-ce la peur d'aller ſur les briſées de ta tante?

CLAUDINE.

Oh, qu'à cela ne tienne.

AIR : *Sans compliment.*

Je ne ſuis pas, quoique l'on diſe,
Si méchante que l'on me fait :
De bon cœur je vous autoriſe
Sans regarder mon intérêt.
Je ſongeois à Monſieur la Bride :
Mais, puiſque ce parti lui plait,
A le céder je me décide.
Que Jeannette en uſe à préſent
Sans compliment.

MARCEL.

Eh bien, voilà parler, cela : je ſuis pourtant venu à bout de les contenter toutes deux. Allons, Jeannette, de la joie. Claudine, la clef du coffre : que j'aille me faire brave. Vous m'avertirez quand le compere la Bride ſera arrivé. Que j'ai de plaiſir à vous voir bonnes amies! Vive un homme de tête pour mettre la paix dans un ménage. (*il ſort*)

SCENE III.

JEANNETTE, CLAUDINE.

JEANNETTE, *à part.*

MA tante eſt cauſe de tout le mal qui m'arrive; mais j'en aurai vengeance.

CLAUDINE.

Que marmottez-vous là, petite sotte? Je crois que vous avez de l'humeur. Je vous le conseille vraiment: allons, levez la tête, Madame la Bride.

JEANNETTE, *impatientée.*

Je ne porterai jamais ce nom-là.

CLAUDINE.

Vous le porterez, je vous assure.

JEANNETTE.

Jamais.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui.

JEANNETTE.

Non.

CLAUDINE.

Si.

JEANNETTE.

Je n'y consentirai pas.

CLAUDINE.

Vous y consentirez, ou bien... Ne raisonnez pas; car, vois-tu... Jeannette... ne me mets pas en colere, ne m'obstinez pas davantage.

ARIETTE.

Je suis douce, je suis bonne;
Mais, jarni, lorsque j'ordonne,
Que personne ne raisonne,
Car l'on me diroit pourquoi,
On auroit affaire à moi.
Je n'ai point l'ame jalouse;
Mais je veux avoir Colin.
Sotte, s'il faut qu'il t'épouse,
Je l'étrangle de ma main.

JEANNETTE.

Nous verrons.

SCENE IV.

CLAUDINE, JEANNETTE, LA BRIDE.

CLAUDINE.

J'APPERÇOIS Monfieur de la Bride, votre époux.

LA BRIDE.

Votre ferviteur, Dáme Claudine.

AIR : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Toujours cette œillade fine,
Cet abord lefte & fringant.
CLAUDINE.
Vous, toujours d'humeur badine,
Toujours aimable & galant,
LA BRIDE.
Si jamais l'amour propice
Chez vous daigne m'enrôler,
Mon cœur à votre fervice
Ne demande qu'à rouler.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon cocher pour une fi médiocre voiture.

CLAUDINE.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Friponne, à badiner les gens
Vous vous plaifez fans ceffe.
CLAUDINE.
En bonne foi, ces compliments
Iroient mieux à ma niece.
LA BRIDE.
Jeannette avec tant de beauté
Aura quelque amant plus aimable,
Plus agréable.

JEANNETTE.

Monsieur, sans vanité,
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'est-ce que vous dites donc, petite insolente? Excusez, M. de la Bride, ça ne sait pas vivre. Allez avertir votre pere que Monsieur est ici.

JEANNETTE.

J'y vais, & je me servirai de l'occasion pour faire savoir à Colin tout ce qui se passe. Que je hais ce Monsieur de la Bride! il a l'air aussi méchant que ma tante.

CLAUDINE.

Obéissez-vous?

SCENE V.

LA BRIDE, CLAUDINE.

LA BRIDE.

JE me souviendrai long-temps de vous, Dame Claudine : ma foi, si vous aviez voulu.

CLAUDINE.

Hé bien?

LA BRIDE.

AIR : *Mais, oui da, je sens cela, &c.*

Sans regret
Oui, j'aurois fait
Le saut
Qu'on fait toujours trop tôt.
Pourriez-vous
Prendre un époux
Plus gai, plus doux,
Plus vif & moins jaloux?

Si quelqu'un
N'est point importun,

C'eſt bien moi :
Car dans mon emploi,
Au point du jour,
Plus d'amour;
On s'empreſſe,
Et l'on laiſſe
Sa femme la maîtreſſe.

Sans regret, &c.

CLAUDINE.

Taiſez-vous, badin, voici mon frere.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, MARCEL.

MARCEL.

C'EST donc vous, Monſieur de la bride ?

LA BRIDE.

Bon jour, compere Marcel : comment cela va-t'il;

MARCEL.

Comme les affaires, tantôt bien, tantôt mal.

LA BRIDE.

Je viens arrêter votre mémoire : avez-vous mis les articles en ordre ?

MARCEL.

Les articles ſont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paie un Commis pour me tenir mes Livres ? Cela eſt bon chez les Financiers.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

On voit là plus d'un grand Nicaiſe,
Penché ſur le dos d'une chaiſe,
Attendre l'heure du repas,
En s'entretenant de fadaiſe,
Et mettant aux dépens d'un bras
Tout un lâche corps à ſon aiſe.

Pour moi, je me sers de mes deux bras, je m'en porte mieux : le travail est un marchand qui tient magasin de santé, & qui ne trompe jamais ses chalands.

LA BRIDE.

Sur-tout quand ils le satisfont aussi exactement que vous. Mais si nous buvions un coup par là-dessus.

MARCEL.

Volontiers, la réflexion est bonne; j'oubliois le principal. Claudine, allez nous chercher une bouteille du meilleur de la cave, & rincez des verres.

LA BRIDE.

AIR : *Amis, sans regretter Paris, &c.*

Eh! mais buvons de celui-ci.

MARCEL, *le retenant avec précipitation.*

Laissez-là ce breuvage.

LA BRIDE.

Seroit-ce du poison ?

MARCEL.

Nenni.

Mais craignez-en l'usage.

C'est un breuvage qui a la vertu de suffoquer sur le champ comme le plus subtil poison, & d'assoupir pendant une demi-heure. Je l'ai composé pour un homme à qui je dois, sauf votre respect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin.

LA BRIDE.

Cela est donc bien dangereux ?

MARCEL.

Tout le mal que cela cause, est de faire dormir un peu plus qu'on ne voudroit. En voulez-vous goûter ?

LA BRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de Médecine ?

MARCEL.

Toujours; & si vous êtes jamais malade, mon ami, venez à moi, je me fais fort de vous expédier aussi habilement qu'aucun Docteur de la Faculté.

LA BRIDE.

Grand merci.

MARCEL.

ARIETTE.

Oui. je ſuis
Expert en Médecine;
Et ce n'eſt pas la mine
Qui fait l'homme de prix.

Pendant ce temps les femmes vont & viennent, apportant des verres & du vin.

Ayez l'air
Maigre & blême
Comme un Clerc
Sur la fin du Carême;
Soyez traînant,
Foible, ſouffrant,
Et languiſſant:
Je ferai mon affaire
De vous rendre, compere,
Diſpos & bien portant,
Diſant la chanſonnette,
Trinquant, faiſant goguette.
Pour l'Art médecinal,
Marcel n'a point d'égal.

Voici du vin. (*aux femmes*) Allez-vous-en, vous autres : il ne faut pas que les femmes ſoient là quand on parle d'affaires.

CLAUDINE, *bas à Marcel.*

Vous allez parler du mariage?

MARCEL, *bas.*

Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE, *bas à ſon pere.*

Mon pere, ne me donnez pas ce vilain mari-là.

MARCEL.

Marchez, marchez, petite fille.

(*Jeannette ſort*)

SCENE VII.

MARCEL, LA BRIDE.

LA BRIDE.

Qu'est-ce qu'elle a dit?

MARCEL.

Rien; c'eſt une fantaiſie : ces diableſſes de femmes en ont la tête pleine. Allons, revenons à notre mémoire, & mettez-vous là, je vous dicterai les articles.

LA BRIDE.

Vous êtes Médecin : comment! eſt-ce que vous ne ſavez pas écrire?

MARCEL.

Sifait; mais je ne ſais pas lire. Etes-vous prêt?

LA BRIDE.

Dictez.

DUO.

MARCEL.

Premiérement.

LA BRIDE.

Premiérement.

MARCEL

Buvons.

LA BRIDE.

Bon, j'y ſuis maintenant.

MARCEL.

Ferré la mule de Madame
Pendant un an.

LA BRIDE.

Pendant un an.

MARCEL.

Quatre louis.

LA BRIDE.

C'eſt trop, vous la ferrez, ſur mon ame;
Et diablement.

Ensemble.

ENSEMBLE.

MARCEL. C'eſt tout en conſcience.
LA BRIDE. C'eſt voler d'importance.

MARCEL.
Ecrivez donc.

LA BRIDE.
Ah ! le fripon.

MARCEL.
Point de façon.

LA BRIDE.
Oh ! le larron.

MARCEL.
Traité, ſoigné pendant deux ans
Toutes les bêtes de céans.

LA BRIDE.
Toutes les bêtes de céans.

MARCEL.
Mille francs.

LA BRIDE.
Mille francs ! Savez-vous quelle ſomme
Cela fait ?

MARCEL.
Mille francs.
Mais buvons.

LA BRIDE.
Ah, quel homme !

MARCEL.
Allons, à votre ſanté.
Plus, pour le valet d'écurie,
Enſemble avec le cheval pie,
Pour viſites & ſoins.......

LA BRIDE.
Combien ?

MARCEL.
Rien.

LA BRIDE.
Ah ! c'eſt bon marché, compere.

MARCEL.
Mais pour médicaments, clyſtere.
Huile, apozeme, & cœtera ;
Douze louis.

LA BRIDE.

Comment, diable! voilà
Un mémoire d'Apothicaire.

MARCEL.

A propos de mémoire,
Nous oublions de boire.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. Cela ne paſſera jamais.
MARCEL. Nous oublions de boire.
Plus, il m'eſt redu d'ancien compte.

LA BRIDE.

Encor? Morbleu, c'eſt une honte :
Cela ne paſſera jamais.

MARCEL.

Paix.
Nous nous arrangerons après.

Vous faites-là des difficultés d'honnête homme qui vous feroient paſſer pour un valet de Procureur. Quand on eſt dans certaine maiſon, faut-il être ſi ſcrupuleux?

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Un Grand doit ſe laiſſer voler,
C'eſt un air qui ſent l'opulence :
Ce feroit la déshonorer,
Que d'avoir trop de conſcience.

LA BRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été Cocher; j'aurois peut-être été fripon, comme tant d'autres, ſi j'euſſe été dans le cas : mais les profits de l'écurie n'engraiſſent pas comme ceux de la cuiſine & des offices.

MARCEL.

C'eſt que les mets qu'on y conſomme, ne s'apprêtent pas aux épices. A votre ſanté, compere : j'ai une affaire à vous propoſer.

AIR : *Des favoris de la gloire.*

Je vous crois pour moi du zele.

LA BRIDE.

Ne doutez point de cela.

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle
Avoir des attraits ?

LA BRIDE.

Oui dà.

MARCEL.

Si bien que ſans défiance
On la pourroit propoſer.

LA BRIDE.

Morbleu, perſonne, je penſe,
Ne voudroit la refuſer.

MARCEL.

Eh bien, M. de la Bride, voilà le parti trouvé. Si vous voulez l'épouſer, j'ai quelque argent comptant : celui que je vais recevoir au Château, joint à cela, lui fera une petite dot bien honnête... Qu'en dites-vous... Cela eſt décidé ?

LA BRIDE.

Vous êtes preſſant, compere Marcel.

MARCEL.

Ne dites-vous pas que vous trouvez ma fille jolie?

LA BRIDE.

Cela eſt vrai, elle me plairoit beaucoup.

MARCEL.

Eh bien, je vous la donne. Quelle réflexion y a-t'il à faire après cela ?

LA BRIDE.

Ma foi, compere, ſi vous voulez que je vous diſe, mon dernier mariage m'a tant raſſaſié de jeuneſſe, que j'ai preſque juré de ne plus en tâter.

MARCEL.

Sottiſe.

LA BRIDE.

ARIETTE.

Quand pour le grand voyage,
Margot plia bagage,
Des cloches du village

J'entendis la leçon,
Din, di, din, don :
Et je promis d'en faire ufage.
Confole-toi, pauvre mari,
Te voilà bien; mais reftes-y.
Après mainte complainte,
Sur une pinte
Je fis ferment
De fuir tout engagement.
Pour l'homme fage,
Un doux veuvage
Eſt l'avantage
Le plus charmant.
Quand pour le grand voyage, &c.

MARCEL.

Ces ferments-là font comme ceux des buveurs qui veulent que le diable les emporte, s'ils retournent au cabaret : ils manquent tous de parole; a-t'on jamais vu le diable venir leur en faire des reproches?

LA BRIDE.

Je fuis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux; elle vous en fera plus utile. Jeune cheval à vieux maquignon, gna rien de mieux; ça forme l'un, & ça exerce l'autre. Jeannette, elle n'ignore de rien ; ça danfe, ça chante, ça jafe, ça coud, ça tricotte : elle n'aura pas fa pareille pour gouverner une maifon.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRECEDENTS, JEANNETTE.

MARCEL.

LA voici. Viens, mon enfant; tu veux un mari, voilà Monfieur de la Bride qui te prend pour femme :

fais-lui ton compliment. Elle eſt interdite. Allons, pour t'encourager, embraſſe ton Prétendu.

JEANNETTE.

Mon pere....

LA BRIDE *ſe baiſſe pour embraſſer Jeannette; elle ſe recule.*

Pourquoi la contraindre?

MARCEL.

Allons, baiſe donc, nigaud. Bon. Je ſuis content de toi, Jeannette; continue à m'obéir. Je m'en vais au Château; nous reviendrons dans une heure. Où eſt Claudine?

JEANNETTE.

Elle eſt ſortie.

MARCEL.

Eh bien, te voilà maîtreſſe; aie bien ſoin de la maiſon: tire-nous du vin, fais-nous un bon ſoupé; & je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela; accoutume-toi au ménage.

SCENE IX.

JEANNETTE, *ſeule.*

LES voilà partis. Si Colin venoit à préſent: je l'ai fait avertir. Je ſuis ſeule: j'ai tant de choſes à lui dire. Il me paroît tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

ARIETTE.

Quand on aime bien,
On ſouffre ſans peine
L'abſence, la gêne;
On chérit ſa chaîne:
Le reſte n'eſt rien.
Mon amant eſt tendre:
Mon cœur à l'attendre

Sent des attraits ;
Mais
Mon ame conſtante
Seroit plus contente
Si je le voyois.

Mais je l'apperçois. Viens donc : je mourois d'impatience.

SCENE X.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

AUssi-tôt que j'ai été averti, je ſuis accouru.

AIR : *Ne v'là-t'il pas que j'aime ?*

Pourrois-tu douter un moment
De mon ardeur extrême,
Et de mon tendre empreſſement
A ſervir ce que j'aime ?

JEANNETTE.

J'ai bien des nouvelles à t'apprendre.

COLIN.

Et moi bien des craintes à te communiquer.

JEANNETTE.

Tu ſais le malheur qui nous menace.

COLIN.

Eſt-il vrai qu'on veut nous déſunir ?

JEANNETTE.

Hélas ! oui. En es-tu bien au déſeſpoir ?

COLIN.

J'en ſuis pénétré de chagrin.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante Claudine, cette méchante femme, qui nous joue ce tour-là pour t'épouſer elle-même. Y conſentirois-tu ?

COLIN.

Moi ! plutôt mourir, que d'être à d'autre qu'à ma chere Jeannette. Mais quel eſt l'époux qu'on te propoſe ?

JEANNETTE.

C'eſt Monſieur la Bride, le Cocher du Château.

COLIN.

Mon oncle !

JEANNETTE.

Lui-même. Dame, nous voilà bien embarraſſés.

COLIN.

Il n'y a rien encore de décidé.

AIR : *Nous autres, bons Villageois.*

Ne t'afflige pas, crois-moi :
Je l'inſtruirai de ma tendreſſe.
S'il me fait aimé de toi,
Senſible à l'ardeur qui me preſſe,
Il empêchera le deſſein
Qu'on a de me ravir ta main.

JEANNETTE.

Mais ſi tu n'as pas ſon appui?

COLIN.

Nous pouvons compter ſur lui.

JEANNETTE.

Tout cela ne me raſſure pas.

COLIN.

Pourquoi ces craintes, Jeannette ? On obtient toujours ce qu'on deſire bien ardemment.

JEANNETTE.

Oui, mais ce que l'on craint, vient toujours plutôt que ce que l'on ſouhaite.

COLIN.

Tes inquiétudes me déſeſpérent.

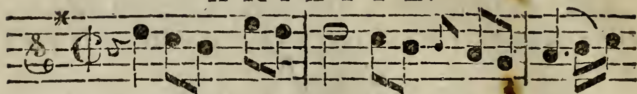
JEANNETTE.

Et ta ſécurité me met hors de moi-même. Tiens, Colin, ſi tu m'aimois bien, tu ſerois moins tranquille.

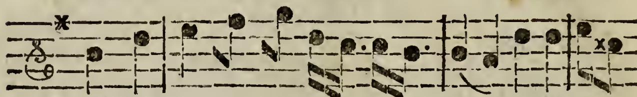
COLIN.

Peux-tu me faire ce reproche ?

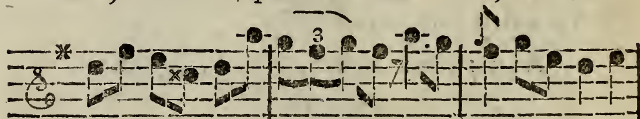
ARIETTE.



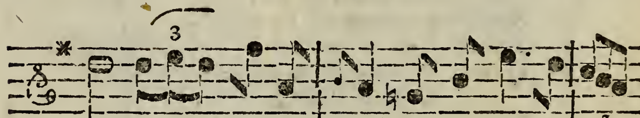
Charmant ob - jet de ma flam-



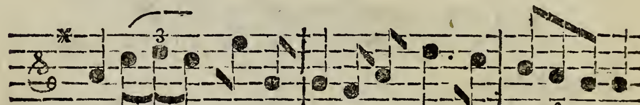
me, ne doutez pas de mes feux; la conſtan-



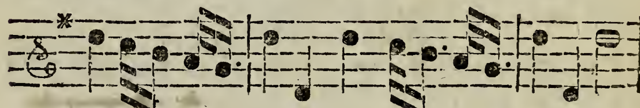
ce de mon ame s'entretient dans tes beaux



yeux; quand je te quitte, mon cœur s'a - gi-



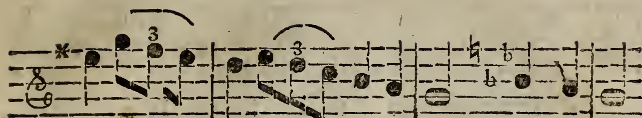
te, quand je te quitte, mon cœur s'a - gi - te,



tout me dé - pite, tout me dé - pite, je



ſens, hélas! qu'il faut languir où tu n'es pas,



qu'il faut languir où tu n'es pas. Dans nos bois,



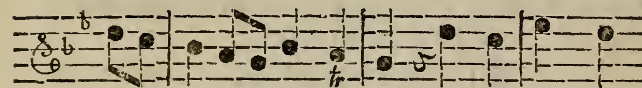
quand je vois le ra-mi-er s'égayer, je dis



a-lors à moi-même, il eſt près de ce



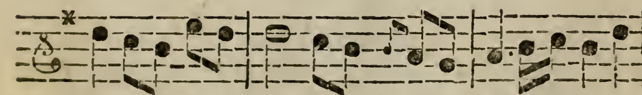
qu'il aime; que ne puis-je être aujourd'hui auſ-



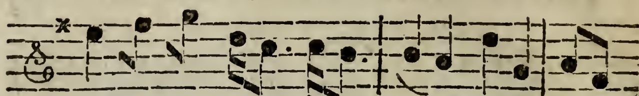
ſi for-tu-né que lui! que ne puis-je être



aujourd'hui auſ-ſi for-tu-né que lui!



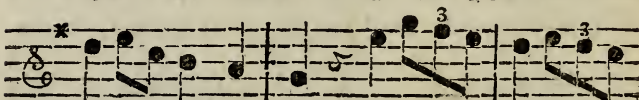
Charmant ob-jet de ma flam-me, ne



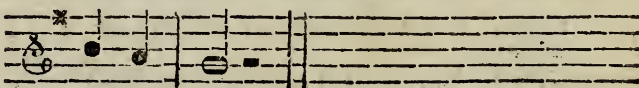
doutez point de mes feux; la conſtan-



ce de mon a - me s'en - tre-



tient dans tes beaux yeux, s'en - tre - tient dans



tes beaux yeux.

JEANNETTE.

Pourrois-je ne pas t'aimer, quand tu me montres tant d'ardeur? Va, l'on a beau me le défendre.

ARIETTE.

Si l'on dit que je t'adore,
Colin, on a bien raiſon;
Dût-on m'en blâmer encore,
Je ne dirai jamais non.
Qu'une autre puiſſe te plaire,
Ce ſera par tes attraits :
Mais ſi ta flamme légere
Se fixe à la plus ſincere,
Tu ne changeras jamais.
Si l'on dit, &c.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle, & compte ſur mon empreſſement à me procurer le ſeul bien... qui... m'intéreſſe.

JEANNETTE.

Qu'as-tu ?

COLIN.

Je me ſens altéré : j'ai tant couru pour venir... Qu'eſt-ce que c'eſt que ces bouteilles-là ?

JEANNETTE.

C'eſt le reſte du goûté de ton oncle & de mon pere. Celle-ci eſt entamée ; prends ce verre.

AIR : *Jeanneton mon cœur, &c.*

Bois ce coup de vin.

COLIN.

Verſé de ta main,
Il n'en eſt point de meilleur
Pour me, pour me, pour me remettre ;
Il n'en eſt point de meilleur
Pour me remettre en bonne humeur.

JEANNETTE.

Comment te trouves-tu ?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien. Mais ce vin-là m'a paru d'un autre goût que le vin ordinaire.

JEANNETTE.

C'eſt ton altération qui en aura été cauſe.

AIR : *Allons donc, jouez, violons.*

* Mais c'eſt aſſez reſter enſemble ;
Quelqu'un peut arriver. Je tremble
Qu'on ne te ſurprenne au logis :
Il faut, mon cher, faire retraite.
Aime-moi, compte ſur Jeannette,
Sur l'amour que je t'ai promis.
Reſſouviens-toi de mes avis.
Parle à ton oncle, & peins ma flamme.
Dis que tu veux m'avoir pour femme.
Dis que nous nous aimons tous deux.
Dis-lui qu'il couronne nos feux.
Mais qu'as-tu donc ? loin de m'entendre,
Le ſommeil paroît te ſurprendre.

---

* Pendant ce temps la ſuffocation commence à faire ſon effet.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

Quel accident!
D'où vient cet assoupissement?

COLIN.

Ah! Jeannette.

JEANNETTE.

Qu'as-tu? il chancele. Réponds-moi donc!

COLIN.

Je me sens suffoquer.

JEANNETTE.

Où trouver du secours? Je ne puis plus le soutenir.

COLIN.

ARIETTE.

Mon cœur s'en va,
Mon œil se trouble.
Qu'ai-je bu là?
Mon mal redouble.
D'où vient cela!
Ah!
Mon cœur s'en va,
Prenons courage.
Triste destin!
Maudit breuvage!
Pauvre Colin!
Mais quel nuage!
Le jour s'éteint.
Je meurs, je tombe.
(*Il tombe sur une chaise*)
Quelles douleurs!
Ah! je succombe.
Ah! je me meurs.
(*Il s'endort*)

JEANNETTE.

Colin, Colin. J'ai beau l'appeller, il ne me répond point... Il est mort... je n'en puis plus douter : ce breuvage l'aura empoisonné. Que vais-je devenir? Pauvre Jeannette! Si mon pere vient. J'entends quel-

qu'un. Où me mettre ? où fuir ? Ce ſont deux étrangers ; raſſurons-nous : ils pourront peut-être me tirer d'embarras.

SCENE XI.

JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE, COLIN *endormi.*

BASTIEN.

BON jour, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre ſecours.

EUSTACHE.

Du ſecours, c'eſt bian dit : je v'nons pour vous en demander. J'mappellons Euſtache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not' âne eſt à l'agonie.

JEANNETTE, *à Baſtien.*

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not' âne eſt mort ?

JEANNETTE.

Eh non, bon homme ; je ne parle point de votre âne.

BASTIEN.

Pargué, j'en parlons, nous.

EUSTACHE.

J'voulons conſulter le Maréchal.

JEANNETTE.

Un peu de patience.

JEANNETTE, *à Euſtache.*

Ecoutez-moi.

EUSTACHE.

J'nons pas le loiſir.

JEANNETTE, *à Baſtien.*

Un moment.

BASTIEN.

J'nons pas le temps.

JEANNETTE.

De grace.

EUSTACHE.

Non, morgué. Queu cérémonie faut ici pour ſe faire entendre ! quand ce ſeroit l'antichambre d'un Receveur des Tailles. Je voulons un conſeil ; je paierons bian : faites-nous parler au Maréchal.

JEANNETTE.

Il eſt ſorti, il reviendra bientôt.

EUSTACHE.

Que ne diſiais-vous ? J'allons boire bouteille en l'attendant. Vians-t'en, Baſtien.

JEANNETTE.

Eh ! Meſſieurs, vous qui avez l'air ſi bonnes perſonnes, ſi compatiſſants, pouvez-vous me refuſer ce que je vous demande ?

EUSTACHE.

Qu'eſt-ce qu'oux d'mandais ?

JEANNETTE.

De me voir débarraſſée de ce jeune homme. Il eſt venu pour conſulter mon pere : il avoit chaud ; ce breuvage, qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

EUSTACHE.

Ce n'ſera rien ; il en p'têtre mort : mais faut attendre. Votre pere ſaura queuq'ſecret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

JEANNETTE.

Je ſerois perdue, s'il venoit à le voir ici. Il faut tout vous avouer : c'eſt mon Amant.

BASTIEN.

Diante, c'eſt comme ça que vous l's'acmodais ?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embarras, portez-le hors de la maiſon.

EUSTACHE.

Non, morgué. La belle propoſition! On diroit que c'eſt nous qui l'avons tué.

JEANNETTE.

Il paſſe peu de monde par ici.

AIR : *Des Pendus.*

Notre maiſon eſt à l'écart.

EUSTACHE.

C'eſt courir un trop grand hazard.
Morgué, vous êtes jeune fille
Bian attrayante, & bian gentille:
Mais je ne ſomm'pas curieux
D'être pendus pour vos beaux yeux.

JEANNETTE.

Écoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous expoſe point. Cachez-le pour le préſent dans notre cave juſqu'à la nuit. Il commence à faire obſcur : vous viendrez par la porte de derriere, & vous l'emporterez. Je vous donnerai quatre bouteilles de vin pour votre peine.

EUSTACHE.

Quatre bouteilles? Baſtien, ne te ſens-tu pas l'ame émue?

BASTIEN.

Oui morgué, ces quatre bouteilles-là m'ont attendri le cœur.

EUSTACHE.

Allons, aide-moi à l'emporter juſqu'à cette cave: (*à Jeannette*) quatre bouteilles au moins.

JEANNETTE.

Je vous les promets, comptez ſur ma parole.

AIR : *Des Pélerins de St. Jacques.*

La frayeur a tari mes larmes.
Dans mon malheur,
Il faut dévorer mes alarmes
Et ma douleur.
Contrainte à cacher mes ſanglots,
Triſte, incertaine,

Je n'ose ni pleurer mes maux,
Ni gémir dans ma peine.
(*Les Paysans reviennent*)

EUSTACHE.

V'là qu'est fait.

BASTIEN.

Mais le Médecin, quand le verrons-nous?

JEANNETTE.

Voilà ma tante qui vient : elle vous satisfera comme mon pere : mais ne lui dites rien de ce qui s'est passé.

EUSTACHE.

Ne craignez rien.

SCENE XII.

LES PRECEDENTS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

QUE veulent ces gens-là?

JEANNETTE.

Ils viennent pour demander un avis à mon pere : je leur ai dit de vous consulter. (*Elle sort*)

CLAUDINE.

De quoi s'agit-il?

TRIO.

CLAUDINE.	BASTIEN.	EUSTACHE.
Que voulez-vous?	Monsieur le Maréchal,	C'est que...
	C'est que, sauf votre	
Il est sorti.	respect, notre âne	C'est que ma cavalle
	a beaucoup de mal.	est boiteuse;
Tantôt il reviendra;	Il ne boit plus.	Elle a la jambe dou-
Vous lui direz cela.	Quand on le mene	loureuse.
	A la fontaine,	
Finissez.	Au lieu de boire, hi	Elle va clopinant,
Vous m'étourdissez.	han! hi han!	Clopin, clopant:
(*le contrefaisant*)	Il ne fait que braire.	Que faut-il faire?
Hi han! hi han?	Que faut-il lui faire?	Elle va clopinant, &c.
Clopin, clopant;	Hi han! hi han! hi han!	
Vous me rompez la	La pauvre bête!	La pauvre bête!
tête.	Il y fera tantôt.	Nous reviendrons tan-
Eh! revenez tantôt,	Nous reviendrons tan-	tôt.
	tôt.	

Tous

TOUS.

A tantôt, à tantôt.

On pourroit mettre cette Piece en deux Actes, & terminer ici le premier.

SCENE XIII.

JEANNETTE, *seule.*

LES voilà partis, je reste abandonnée à la plus cruelle agitation. Mon pere, ma tante, tout m'effraie, tout m'afflige : je ne serai pas tranquille que Colin ne soit hors d'ici ; hélas ! faut-il être réduite à faire des souhaits si différents de ceux que je faisois !

ARIETTE.

J'ai perdu tout ce que j'aime ;
Rien ne me sera plus cher.
Mais que ferai-je moi-même
Si Colin est découvert ?
Du trouble qui m'inquiéte
Quelqu'un aura-t'il pitié ?
Pour cette pauvre Jeannette
Aura-t'on quelqu'amitié ?
N'est-il point une retraite
Qui puisse cacher Jeannette ?
De cette pauvre Jeannette
Aura-t'on quelque pitié ?

J'apperçois mon pere, tâchons de lui cacher ma tristesse.

SCENE XIV.

LA BRIDE, MARCEL.

DUO.

MARCEL.

LE bon vin est l'ame de la vie ;
Au Château que je ne suis-je toujours !

Bons morceaux & bonne compagnie,
Je voudrois paſſer ainſi mes jours.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. Qu'en dites-vous, compere?
MARCEL. Je ſuis ravi, compere.

LA BRIDE.

Bon vin & bonne chere
Sont beaux & bons vraiment;
A deux. Mais, ma foi, vive l'argent.

MARCEL.

Chez vous avec la joie,
On a de la monnoie;
Avec les politeſſes
On donne des eſpeces;
Ailleurs on fait des complimens,
Et l'on ne paie point les gens;
C'eſt la mode chez bien des Grands.

A deux.

Mais au Château, compere,
C'eſt une autre maniere;
On eſt payé, puis bien traité.
A deux. LA BRIDE. Le Baron vous a contenté.
MARCEL. Du Baron je ſuis enchanté.

A deux.

Buvons à ſa ſanté. *Fin.*

LA BRIDE.

Vous devez le rogome.

MARCEL.

C'eſt vrai, j'ſuis honnête homme.
Du Baron je ſuis enchanté.

A deux.

Buvons à ſa ſanté.

Claudine, ah! te voilà? Jeannette, va dire à ta tante qu'elle nous envoie de la lumiere & une petite bouteille de c't'affaire.

LA BRIDE.

Et donnez-lui un petit baiſer de ma part. Morbleu, pere Marcel, Dame Claudine eſt bien aimable: quand

j'y penſe, cela me met en bonne humeur, je danſerois volontiers; Gai, allons gai.

Il prend la main de Marcel comme pour le faire danſer.

MARCEL.

Je crois que vous êtes un peu gris, compere la Bride.

LA BRIDE.

Moi, je ſuis de ſang froid aſſurément.

MARCEL.

Eſt-ce que vous avez oublié que vous êtes mon gendre? Voudriez-vous auſſi devenir mon beau-frere tout en même temps? Cela ne ſe peut pas, compere, faut d'la raiſon à tout.

LA BRIDE.

C'eſt juſte.

MARCEL.

Etre gris pour avoir bu votre part de ſix bouteilles, c'eſt une honte; vous n'avez pas une tête de Cocher, c'eſt une tête de linotte.

LA BRIDE.

Qu'appellez-vous? Linotte toi-même, entendez-vous? Apprenez que parmi tous les Cochers qui montent ſur le ſiege, Cochers de fiacre, Cochers de Cour, Cochers de Palais, Cochers de maiſon, Cochers de remiſe, Cochers de place, il n'y a pas un Cocher qui me le puiſſe diſputer.

ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,
Tantôt doux & traitable,
Le plaiſir marche avec moi.
Tantôt d'un train de diable,
Je guide ſous ma loi
Le tintamarre & l'effroi.
Si je mene une Ducheſſe,
Une petite maîtreſſe,
Je touche avec gentilleſſe;
On me prendroit pour l'Amour.
Mais avec un petit-maître,
Je pars comme le ſalpêtre:

Avant de me voir paroître,
On s'épouvante, on court;
Au milieu d'une bagarre,
A m'entendre crier gare,
Un ſonneur deviendroit ſourd.

Donnez-moi quelque tendron à mener; vous verrez.

MARCEL.

Vous faites bien claquer votre fouet, compere: je ne ſais pas....

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

QUE demandez-vous encore? vous avez bu toute la journée. N'êtes-vous pas content, voulez-vous paſſer la nuit?

MARCEL.

Allons, ma petite ſœur, un verre de ratafia; rien que cela.

LA BRIDE.

Que vous êtes aimable, Dame Claudine! J'avois chargé Jeannette de vous donner un baiſer de ma part; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commiſſion, je la ferai moi-même.

CLAUDINE.

AIR: *De la pierre fitoiſe.*

Eh! non, non; voyez comme il y va.

LA BRIDE.

Permettez.

CLAUDINE.

Cela vous bleſſera.

LA BRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large... mais vraiment.

Ne faites donc pas le méchant
Tant.

Eh! où-avez-vous pris cette gaieté-là? Peſte! vous voilà bien éveillé pour n'avoir dormi qu'une heure.

LA BRIDE.

Morbleu, Dame Claudine, ma timidité a tenu juſqu'ici mon amour au trot, votre réſiſtance le met au galop, & je ne répondrois pas qu'il ne prît le mors aux dents, voyez-vous. (*Il veut toujours l'embraſſer*)

CLAUDINE.

Eh bien! ſavez-vous que je me fâcherai, à la fin?

MARCEL.

Bride en main, M. de la Bride, bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vu ſi gaillard.

MARCEL.

Compere, vous faites le jeune homme à votre âge! Quel diable! ſoyez donc ſage.

CLAUDINE, *à part.*

En honneur je l'aime de cette humeur-là. (*haut*) Marcel, il eſt tard, retenez le compere à ſouper.

MARCEL.

Ma foi, je ſuis bien aiſe que vous l'en pryiez, ça m'en évite la peine, & ça m'fait plaiſir. Oui, ſoupez avec nous, compere: nous parlerons du mariage, allons un inſtant au jardin. Pendant ce temps-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'eſt morbleu la premiere fois que je la vois prévenante.

LA BRIDE.

Adieu, belle ingrate.

CLAUDINE.

Au revoir, M. de la Bride.

MARCEL.

Allons donc, vous avez le vin diablement amoureux.

SCENE XVI.

CLAUDINE, *ſeule.*

PAR ma foi cet homme-là me plait, je croyois que Colin ſeul pouvoit me toucher le cœur, & voilà l'oncle qui, avec des années de plus & des charmes de moins, lui enleve ce droit-là : je ne m'étonne plus ſi l'on voit aujourd'hui tant de magots préférés à de jolis Seigneurs.

ARIETTE.

Il n'eſt chere que d'appétit;
Quand un homme nous amuſe,
Qu'il ſoit ruſtre,
Qu'il ſoit buſe,
Le quart-d'heure ſert d'excuſe,
Quand l'inſtant vient tout eſt dit.
Il n'eſt chere que d'appétit;
Le plus ſimple nous ſéduit,
Soyez belle, ſoyez laide,
Le plus ſimple nous ſéduit;
Soyez belle, ſoyez laide,
L'amour parle, le cœur céde:
Quand l'inſtant vient tout eſt dit.
Il n'eſt chere, &c.

Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert.

SCENE XVII.

COLIN *réveillé hauſſe tout doucement la trappe de la cave en tâtant tout autour de lui à meſure qu'il en ſort.*

OÙ ſuis-je? Je n'entends plus de bruit... Tâchons de découvrir... Mais l'obſcurité m'empêche de diſcerner aucun objet : ceci eſt une cave, ou je ſuis bien trompé ; j'en tiens la trappe... Voilà la barriere... qui diantre peut m'avoir apporté ici? Ce n'eſt pas

à préſent ce qui m'inquiéte le plus, c'eſt de ſavoir comment j'en ſortirai. Si je crie, je vais effrayer tout le monde, & peut-être expoſer ma vie. Si je ne dis mot, on pourra me tenir encore du temps en cave, & ce ſera toujours plus que je ne voudrai.

AIR: *Des trembleurs.*

Je n'entends mouvoir perſonne.
Dans la nuit qui m'environne,
Je m'égare, je tâtonne.
De ces lieux comment ſortir?
Il faut prendre patience;
Mais quelqu'un vient, on s'avance;
Paix, chut, gardons le ſilence,
Guettons l'inſtant pour partir.

SCENE XVIII.

COLIN, CLAUDINE *avec des plats, des ſerviettes, &c.*

COLIN.

ON ouvre, eh mais! c'eſt Claudine, je ſuis encore chez Marcel.

CLAUDINE.

Débarraſſons-nous de cet attirail. J'ai tout le temps de me préparer; nos hommes ſont échauffés dans la converſation, & fort éloignés de la maiſon: allons toujours tirer du vin. (*Elle apperçoit Colin, & s'enfuit en criant* :) Au meurtre, au voleur.

SCENE XIX.

COLIN, *ſeul.*

NE me voilà pas mal, elle ne m'a pas reconnu, & pour comble de bonheur elle a tiré la porte, & m'a

laissé sans lumiere. Au moins je sais où je suis. Claudine va tout mettre en alarme. Marcel, qui ne me connoît point, en pourroit agir grossiérement avec moi : tâchons de retrouver ma cave : m'y voici; rentrons-y, crainte d'accident; je trouverai peut-être quelque autre occasion pour me sauver. Ecoutons, j'entends encore du monde; on parle doucement; fermons la trappe sur moi.

SCENE XX.

JEANNETTE, *conduisant* EUSTACHE.

JEANNETTE.

Vous êtes homme de parole. Avançons sans faire du bruit; mon pere se promene dans le voisinage: j'ai vu ma tante aller de ce côté-là; dépêchez-vous, & n'ayez point peur.

EUSTACHE.

Moi, peur? Vous avez bian trouvé vot'homme; je puis me vanter que jamais rian au monde ne m'a fait trembler. J'ai manqué être soldat, tel que vous me voyais.

JEANNETTE.

Avançons, hélas! je vais voir mon amant pour la derniere fois.

COLIN, *sortant précipitamment.*

Non, ma chere Jeannette.

JEANNETTE *laisse tomber le chandelier, & s'enfuit.*

Je suis morte : son esprit revient.

EUSTACHE.

Son esprit! Je n'en puis plus.

COLIN.

Jeannette, Jeannette. Je crois qu'ils sont fous.

EUSTACHE, *tremblant.*

Etes-vous là?... Personne ne répond : Elle m'a laissé seul; l'esprit va me mettre en pieces.

ARIETTE.

O mort! qui que tu ſois, paſſe.
Ah! je te demande grace :
Ah! ne me tords pas le cou.
Je tremble comme la feuille.
Je meurs, s'il faut qu'il m'accueille.
Je vais, & je ne ſais où.
Ah! ah! Monſieur le mort, grace.
Je frémis, mon ſang ſe glace,
Ne hâtez pas mon trépas :
Hélas! ne m'étranglez pas.

(*Ils ſont tous les deux le tour du Théatre par un côté oppoſé, en ſe tournant le dos l'un à l'autre, & quand ils ſont arrivés à l'autre bout, ils ſe heurtent. Colin ſe retire vers la cave, en riant de la frayeur d'Euſtache*)

Je crois voir de la lumiere au travers de la porte : ſi l'on venoit me délivrer.

SCENE XXI.

MARCEL, EUSTACHE, COLIN.

MARCEL.

AIR : *R'lan tan plan, &c.*

VOYONS ce qui trouble leurs ames,
Qui, diable! ici viendroit le ſoir?
Ce ſont des ſonges de nos femmes;
Mais, après tout, nous allons voir
S'il faut que pour chercher aubeine,
Quelque larron y ſoit vraiment,
Je vous l'équipe pour ſa peine.
Et r'lan tan plan,
Tambour battant.

EUSTACHE.

Je ſuis perdu.

MARCEL.

Que vois-je? C'eſt un homme. Elles ont raiſon. M'en irai-je ? Reſterai-je ? Quel embarras ! Montrons de la fermeté : bas les armes, coquin.

EUSTACHE.

AIR : *Allez chercher de l'eſprit.*

Laiſſez, laiſſez-moi partir,
Bon homme, bon homme.
Laiſſez, laiſſez-moi partir.

MARCEL.

Il tremble : courage; non, point de grace; que cherches-tu ici ?

Fripon,
Réponds.

EUSTACHE.

Ah, que faire!

MARCEL.

Parle, dis quel eſt ton nom,
Ton pere,
Ta mere,
Et toute ta poſtérité.

EUSTACHE.

Grace.

MARCEL.

Parle, ou je t'aſſomme.

EUSTACHE.

Ne m'aſſommez point, bon homme;
Ayez de la charité.

MARCEL.

Non, je veux te faire pendre.

EUSTACHE, *ſe jettant à genoux.*

Par pitié daignez m'entendre.

COLIN *s'avance vers Marcel.*

Ne vous en prenez qu'à moi.

MARCEL, *épouvanté.*

Ah je meurs! c'eſt fait de moi :
Ils ſont une compagnie.

EUSTACHE.

C'eſt le mort, je meurs d'effroi.

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Eh! Monſieur, je vous en prie,
Donnez, donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'eſt fait, c'eſt fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous.
Epargnez-moi vos approches.

MARCEL, EUSTACHE.

Je frémis à ſes approches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches.

(*Il ſe jette à genoux entre Euſtache & Colin, ſa chandelle devant lui*)

Tous trois à genoux.

Ah! pardon, pardon, pardon.

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, LA BRIDE.

LA BRIDE.

AIR : *La verte jeuneſſe.*

QU'EST-CE donc, compere?
Comme vous voilà!

MARCEL.

Venez me défaire
De ces Meſſieurs-là :
Pour faire reſſource,
Ils viennent chez moi
Demander la bourſe :
Je ſuis mort d'effroi.

LA BRIDE.

Qu'eſt-ce qui vous a dit que c'étoient des voleurs?

Parbleu, nous avons la berlue l'un ou l'autre : celui-ci eſt mon neveu à bon compte.

(*Claudine & Jeannette arrivent*)

COLIN.

Oui, mon cher oncle,

LA BRIDE.

Quel diable ! que fais-tu ici, Colin ?

MARCEL.

Colin, je connois ce nom-là : c'eſt donc vous qui êtes l'amoureux de nos femmes ?

COLIN.

Je ſuis l'amant de Jeannette.

EUSTACHE.

Et je ſommes venus ici pour avoir une recette.

COLIN.

AIR : *C'eſt la jeune Iſabeau.*

Tout plein de mon amour,
Sur le déclin du jour,
Je vins dans ce ſéjour
Voir Jeannette :
Je mourois de chaud,
Je bus de cette eau.

MARCEL.

Je vois comment la choſe s'eſt faite.
Ma foi, mon cher ami,
Vous aurez bien dormi.
Mais n'en ayez point l'ame inquiéte.
Vous n'en reſſentirez point d'autre incommodité.

EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la maiſon : mais morgué vous êtes trop dégourdi pour vous mettre en terre.

LA BRIDE.

Savez-vous ce qu'il faut faire, compere Marcel ?

MARCEL.

Dites.

LA BRIDE.

Ces enfants-là s'aiment ; voilà un pauvre garçon qui en eſt preſque mort : marions-les enſemble.